

#48 / avril-mai 2019

diptyk

Melehi une nostalgie solaire

MUSÉE

JEAN NOUVEL DÉPLOIE SA
ROSE DES SABLES À DOHA

**CE QU'AURAIT PU ÊTRE
LE CINÉMA MAROCAIN**

Autorisation DDT n°1476
50 DH - 10,00 €



La collection de...

DAVID BROLLIET

Originaire de Genève, cet homme d'affaires et investisseur en Afrique fréquente le Maroc depuis 40 ans. Il a constitué une collection éclectique, guidée par l'anticonformisme, de Wang Du à Wim Delvoye, en passant par Mounir Fatmi. Aujourd'hui, il rêve de partager ses coups de cœur africains en fondant une structure sur le continent.



David Brolliet vêtu d'une veste collector d'Amine Bendriouich et Hassan Hajjaj, tenant dans ses mains l'œuvre *Pelle bleue* de Wim Delvoye, en arrière-plan une toile de Steve Di Benedetto, *Former Reflections Enduring Doubts*, 1987. © Wim Delvoye, Steve Di Benedetto, Collection David H. Brolliet, Genève. Photo Alexis Reynaud

Quelle est la première œuvre que vous avez achetée et dans quel contexte ?

Je collectionne depuis que j'ai une vingtaine d'années, beaucoup d'artistes occidentaux mais aussi des Africains, qui représentent 10 % de ma collection. Le premier a été Romuald Hazoumè, acheté très tôt dans les années 80, bien avant la « mode » actuelle et son mouvement de marché. À Genève, nous avons la chance d'avoir un galeriste extraordinaire qui s'appelait Pierre Huber. C'est lui qui m'a présenté le travail de Hazoumè, j'étais alors à la fois déconcerté et enchanté par son propos, la simplicité de récupération des objets de tous les jours, le message sur la pollution, adressé aux colonisateurs.

Et la dernière ?

Une pièce ancienne de Meshac Gaba, *Medecine* (1994), achetée sur le stand de la galerie In-Situ-fabienne leclerc pendant la dernière foire 1-54 de Marrakech. J'ai aussi repéré le travail des Marocains Yasmina Alaoui, Hicham Benohoud chez Loft Art Gallery et Amine El Gotaïbi qui exposait à Dar Moulay Ali.

Quelle est l'œuvre la plus chère qui figure dans votre collection ?

Le côté mercantile est tellement peu important pour moi. Si je pouvais troquer ça m'irait très bien, l'argent ne m'intéresse que pour acheter des œuvres d'art. C'est certainement une photographie de Cindy Sherman de 1994, qui doit valoir aujourd'hui 250 000 euros, ou la *Convertible Fat Car* de l'Autrichien Erwin Wurm, estimée à 150 000 euros.

Si vous deviez quitter votre maison en catastrophe, quelle œuvre sauveriez-vous ?

C'est une pièce qui n'a pas beaucoup de valeur marchande, mais une grande valeur sentimentale, puisque que c'est celle qui m'a permis de devenir collectionneur. J'avais emmené mon père dans la galerie de Pierre Huber, où il a acheté une pièce. En guise de commission, il m'a proposé de me servir dans les réserves. J'ai choisi une sculpture sous plexi d'un petit artiste lyonnais, Jean-Philippe Aubanel, un pinceau enduit de peinture fiché dans du plâtre, quelque chose de « pas évident », comme toutes les œuvres que j'ai collectionnées ensuite. Elle a fait le tour du monde avec moi, sans jamais se casser. Je l'ai d'ailleurs montrée lors de l'exposition de ma collection intitulée « 40 ans de passion », à la Fondation Fernet-Branca durant la dernière édition d'Art Basel.

Quelle est l'œuvre que vous regrettez ?

J'aurais pu acheter un Roy Lichtenstein à l'époque où je commençais à m'intéresser à l'art, vers 1978. Cela valait aux alentours de 50 000 euros et j'aurais pu faire n'importe quoi pour cela, m'endetter... À la place, j'ai préféré acheter John Armleder, très grand artiste suisse devenu mondialement connu, et puis Erwin Wurm, que j'ai collectionné très tôt.

Si vous pouviez les faire revivre ou voyager, quels artistes aimeriez-vous inviter à votre dîner idéal ?

Comme j'aime bien recevoir, j'inviterais une dizaine de personnes, avec César, Basquiat et Warhol que je n'ai jamais rencontrés, ce qui est une frustration énorme, les Africains Amine Bendriouich, Barthélémy Toguo et Kader Attia qui est un copain de longue date, John Armleder. Aussi des femmes comme Shirin Neshat et la Suisse Pipilotti Rist. Je pense que ces gens-là n'aiment pas trop les compromis, comme moi. Ce serait le fil rouge de ce dîner : y aller à fond, sans garde-fou, en espérant ne pas se crasher.

Propos recueillis par Marie Moignard